

Je suis partout.

16 juillet 1937

13

# LA CRITIQUE

Je suis Partout  
16 juillet 37

## LES PELERINS DÉ SABUSÉS

**O**N revient de l'U.R.S.S., et on en revient. M. André Gide, à qui la presse soviétique a fait comiquement payer son *Retour*, ajoute aujourd'hui à ce *Retour* des retouches que l'Empire du glorieux Staline ne paraît pas avoir volées. M. Pierre Herbart, qui a été son compagnon, a d'abord hésité, puis s'est décidé à publier ses *Carnets de Voyage, En U.R.S.S. 1936* ; M. Roland Dorgès réunit dans un livre intitulé *Vive la Liberté !* avec ses souvenirs de l'Allemagne hitlérienne et de l'Italie fasciste, ses impressions sur l'U.R.S.S. qui avaient déjà été si remarquées quand elles parurent au *Journal*, je crois ; et l'Angleterre nous envoie un curieux volume, *A la recherche de la Vérité en Russie*, du secrétaire général des Trade-Unions britanniques, président de la Fédération Syndicale Internationale, une des personnalités les plus notables du mouvement ouvrier, sir Walter Citrine. Ces quatre auteurs, de tempérament si divers, n'ont de commun que leur bonne foi, leur souci du vrai, la curiosité sympathique avec laquelle ils étaient allés chercher en Russie de nouvelles raisons d'admirer son expérience. Tous les quatre nous disent à peu près la même chose : ils dénoncent également l'hypocrisie du gouvernement russe et son impitoyable fascisme.

S'il nous était possible d'écartier les préoccupations politiques en lisant un livre sur l'U.R.S.S., nous aurions reconnu dans le *Retour* d'André Gide la pure tradition française des Voltaire et des Paul-Louis Courier qui, sans se départir de leur calme et en apparence de leur politesse, savent enfoncer leur pointe aux endroits les plus sensibles de l'adversaire. Il y a telle page qui pourrait être citée comme un modèle du genre, par exemple celle où M. Gide, passant par le village natal du grandissime Staline, a la gracieuse idée de lui envoyer un télégramme. Mais ses gardes du corps lui font observer qu'on ne télégraphie pas à Staline en le nommant simplement Staline. Ce Staline n'est pas un homme à qui on dit : *Camarade !* ni, avec une familiarité toute républicaine : *Staline !* Il faut au moins mettre : « Staline, maître des peuples ». M. Gide a bien envie de n'en rien faire. On le prévient charitablement qu'alors son télégramme ne partirait pas. Je serais étonné que cette anecdote, qui fait du héros successeur de Lenine une espèce de *momamouchi* omnipotent, s'effaçât de notre souvenir.

Nous retrouvons ces mêmes qualités de polémiste dans les *Retouches*, et dès les premières lignes. Son *Retour* lui a valu de nombreuses injures. « Celles de Romain Rolland, dit-il, m'ont peiné : je n'ai jamais beaucoup goûté ses écrits, mais du moins je tiens sa personnalité morale en haute estime. » Et plus bas : « A côté des insulteurs, quelques critiques de bonne foi ; j'écris ce livre pour leur répondre. » Il est difficile de faire plus délicatement saigner l'amour-propre d'un auteur et de mieux montrer le peu de cas qu'on fait de lui. Grand écrivain, passionné de gloire, psychologue bien plus que sociologue, complexe et subtil, aristocrate dont le communisme flattait peut-être au fond de lui-même un vieux reste d'évangélisme et d'hérésie, ceux qui suivent M. Gide, et à qui rien de ce qu'il écrit n'est indifférent, sentaient bien qu'il se fourvoyait dans l'aventure bolchevique ; mais ils ne s'en inquiétaient pas, convaincus que son enthousiasme, qui ne l'avait pas simplifié, ne résisterait pas à la vue directe des gens et des choses. Indépendamment même des idées qui s'y expriment, son *Retour* et ses *Retouches* ne causent un des plus vifs plaisirs de notre littérature actuelle.

■ ■ ■

■ ■ ■

Avec M. Dorgelès nous avons affaire à une tout autre nature, plus simple, plus en dehors, très primesautière, très généreuse et entraînant. Il s'étudie moins et il étudie moins ses interlocuteurs qu'il ne désire leur communiquer ses émotions et les persuader. « Ecoute-moi, camarade, dit-il à son lecteur ; et sois certain que tout ce que je vais te dire est vrai, que je te parle sans contrainte, sans intérêt de caste, uniquement pour me soulager... Si je te tenais devant moi, je t'obligerais bien à me croire. Je t'empoignerais par la veste, je ne te quitterais plus des yeux et à ma voix, à mon regard, tu comprendrais que je suis sincère. » Son livre savoureux et d'un mouvement qui en crée l'éloquence, le proclame assez.

■ ■ ■

M. Pierre Herbart, dont je n'avais encore rien lu et dont j'ai fort apprécié la manière brève, décisive et vivante, me paraît plus partisan, je ne dis pas que M. Dorgelès qui ne l'est aucunement, mais que

---

**MOTS CROISISTES, ACHETEZ**

**LE NOUVEAU**  
**J A R D I N**  
**DES MOTS**  
**CROISÉS**

Un volume avec 29 grilles de 15x15... 9 fr.

POUR PARTICIPER A SON

**GRAND CONCOURS**

conçu suivant une formule originale  
qui élimine complètement le hasard.

**PLON**

n M. Gide qui l'est peu. Il regrettait, au nom  
à du parti, que M. Gide eût livré à l'impression  
it ses observations et ses jugements sur  
le communisme russe. Il finit cependant par  
- estimer qu'on ne pouvait désormais défendre  
e l'U.R.S.S. « sans mentir » ; et il publia  
e les pages de son Journal qui corroboraient  
s le *Retour* et les *Retouches* de M. Gide.  
s Quant à sir Walter Citrine, le Journal qu'il  
- s'est astreint à écrire durant son second  
- voyage en Russie, où il était accompagné  
a de sa femme, ne porte aucune trace de souci  
- littéraire ; et la sympathie qu'il éprouvait  
s d'abord à l'égard de l'U.R.S.S. ne l'empêchait  
à pas d'être cassant et de traiter les Russes  
- comme un inspecteur général en tournée  
e d'inspection. « N'oubliez pas, dit-il à  
il Alekseyeff, président du Conseil des Métiers  
it de Leningrad, que je ne veux pas seulement  
; voir ce qui est bien ; je veux aussi voir le  
u pire. Je ne veux pas assister à une parade. »  
e Les hauts fonctionnaires qui laissent un  
- étranger leur parler ainsi n'ont peut-être pas  
i toute la dignité désirable. Faut-il que les  
e Russes croient avoir besoin de leurs visiteurs  
n ! D'ailleurs, sir Citrine ne fait aucune  
n difficulté de noter les progrès que les  
à Soviétiques ont réalisés depuis son dernier  
t voyage, c'est-à-dire depuis dix ans. Il est  
t impartial, rarement humoristique, et ne prend  
- point de détours pour accuser et blâmer.  
r Son livre est le plus précis, le plus chargé  
e de documents. Chemin faisant il nous entretient  
- de lui-même, de sa santé, de sa femme. Il  
- visite à Moscou le couvent des Nouvelles  
t Vierges, qui est dans un état de complet  
- abandon, et son cimetière où beaucoup de  
s personnes illustres sont enterrées. « Un  
e emplacement bien entretenu et joliment orné  
u de fleurs marque la tombe de la femme de  
e Staline. Le monument consiste en une colonne  
r de marbre simple, mais noble, surmontée d'une  
s tête et d'une main sculptées dans la pierre.  
s Comme je m'avançais le long de l'allée sablée  
i qui l'entoure pour l'examiner de plus près,  
- un soldat de l'armée rouge, baïonnette au  
- canon, me pria poliment de m'en aller... Ma  
i femme fit la remarque que l'inégalité dans  
- la mort subsiste comme aux autres pays. »  
- Encore plus ; car nous n'avons pas coutume  
- d'immobiliser des soldats à la garde des  
e tombes de nos plus célèbres hommes d'Etat,  
t ni surtout de leurs femmes.

Aucun de ces quatre voyageurs n'a eu  
à se plaindre de l'accueil qui lui a été fait.  
e M. Dorgelès est parvenu à se débarasser  
e des guides officiels et à tout payer de sa  
s poche, chemins de fer, hôtels, voitures,  
i bateaux, caviar et vodka, théâtre et métro.  
s Sir Citrine a dû se gendарmer contre  
- l'affectueuse police qui craignait toujours  
- que le gentleman eût un ennui et qui se  
- portait à son secours dès qu'il s'écartait  
- de l'itinéraire fixé. M. André Gide n'avait  
- jamais voyagé dans des conditions si fastueuses  
- : wagon spécial, les meilleures autos, les  
- meilleurs hôtels, et quels banquets ! Chaque  
- banquet devait revenir à trois cents roubles  
- par tête. Ses compagnons et lui étaient les  
- invités de la Société des Auteurs soviétiques.  
- « Quand je songe aux frais qu'elle fit pour  
- nous, je doute si la mine d'or de mes droits  
- d'auteur, que je lui abandonne, pourra  
- suffire à la dédommager. » (Quatre cent  
- mille exemplaires de ses livres s'étaient  
- vendus).

Ces quatre auteurs ont été révoltés de  
l'hypocrisie du gouvernement russe. Il  
ment à l'étranger ; il ment à son peuple.  
Après un excellent déjeuner à l'hôtel Astoria  
de Leningrad, André Gide félicite ses hôtes  
de la parfaite cuisine et de la composition  
du menu. « Ce qui est surtout remarquable,  
camarade Gide, répond le principal  
amphitryon, c'est que *tout notre peuple  
mange ainsi désormais.* » Mais à Moscou,  
des bonnes suppliaient les voisins de leurs  
maîtres de ne pas jeter leurs restes : elles  
les ramassaient dans les poubelles !  
Multipliez cet exemple et en tout.

Le livre de M. Dorgelès est rempli d'indignation,  
celui de sir Citrine de froid dégoût devant  
l'effroyable misère des taudis. On qualifie  
justement la civilisation des Russes de  
*civilisation sordide*. Pas un ouvrier français  
ne supporterait la vie d'un ouvrier de  
l'U.R.S.S. et n'accepterait son traitement  
de famine. Les femmes accomplissent les  
plus durs travaux et pour des salaires  
dérisoires. « Que certains voyageurs aient  
l'impudence, au retour, de présenter ce  
pays de misère et de crasse comme une  
nation privilégiée, cela me met positivement  
hors de moi ! » s'écrie M. Dorgelès.

On nous dirait que les inhumanités de ce régime sont l'héritage d'une plus grande inhumanité, nous pourrions l'admettre. Nous pourrions convenir que cette crasse et cette misère sont fatales dans l'énorme Russie. Ce qui nous indigne, c'est le perpétuel mensonge dont on abrutit les hommes, dont on pervertit les enfants. Admirez cette phrase relevée dans une grammaire anglaise des écoles russes : « La bourgeoisie d'Angleterre emploie des gaz asphyxiants et des mitrailleuses contre les chômeurs qui demandent du pain. » Tout repose sur des mensonges. On fusille, on déporte en Sibérie (quatre-vingt mille personnes de Leningrad), on laisse mourir en prison des gens dont on ne sait pas ce qu'ils ont commis. Le monde n'a pas connu de tyrannie plus forte. Mais le peuple est libre et commande, du moins on nous l'assure. Le socialisme n'est qu'un capitalisme d'Etat. Les classes se sont reformées. La pensée s'anémie... Et maintenant lisez Gide, Herbart, Dorgelès, Citrine et, si le cœur vous en dit, faites un petit voyage au palais de l'U.R.S.S. à l'Exposition.

**André BELLESSERT.**  
*de l'Académie française.*